

BULLETIN
de la
Société de Géographie
DE TOULOUSE

Paraissant chaque mois, sauf pendant les vacances.

SEPTEMBRE-OCTOBRE

1928



47^e

Année



SEPTEMBRE-OCTOBRE

1928



N^o 50

Nouvelle Série



HOTEL D'ASSÉZAT
SIÈGE DES SOCIÉTÉS SAVANTES

SOMMAIRE

Un coin de la Gaule au quaternaire; autour de Glozel

Par M. le Commandant LITRE,
Ancien Président.

Histoire anecdotique
des Thermes de Luchon

Par M. le Dr Bertrand de GORSSE,
Membre de la Société Française d'Histoire et de Médecine.

Les Revues — Les Echos.

Les Livres: Les Énigmes de la Science. — Le Roman de Maurice et Eugénie.

Par M. G. de MONSABERT, Secrétaire-Général.

Abonnement : 25 frs. par an.

(Les membres titulaires reçoivent
gratuitement le Bulletin).

Le Numéro : 2 fr. 50.

Pour tout ce qui concerne la
Rédaction, l'Administration et la
Publicité, s'adresser à

M. G. DE MONSABERT, Secrétaire-Général
34, Rue Bayard.

et Libre

Programme des prochaines Conférences

données à l'Hôtel d'Assézat

LUNDI 5 NOVEMBRE, à 20 h. 45. — **L'Action Navale des Alliés aux Dardanelles, en 1915**, par M. le Capitaine de Frégate PILLU, Président de la Section de Toulouse de la Ligue Maritime et Coloniale. — **La Guerre Navale racontée par nos Amiraux**, par M. le Lieutenant-Colonel LANNES. — *Projections.*

DIMANCHE 18 NOVEMBRE, à 5 h. de l'après-midi. — **La Vallée d'Arazas, la merveille des Pyrénées**, par M. L. ROBACH, Membre du Club Alpin. — *80 projections.*

JEUDI 22 NOVEMBRE, à 20 h. 45. — **La Vie économique française et le manque d'hommes**, par M. le Général L. BORIE, Directeur de l'Alliance Nationale pour l'accroissement de la population française.

La carte d'invitation pour la Conférence du Lundi 5 Novembre se trouve dans les pages d'annonces en couleur placées au milieu de la Revue. Vous êtes priés de la détacher vous-même

Les cartes d'invitation pour les conférences des 18 et 22 novembre, vous parviendront en temps utile, dans le numéro de novembre.

Un coin de la Gaule au quaternaire : autour de Glozel

La conférence, dont le texte suit, a été donnée à la Société, dans sa séance du 16 juin 1927, sous la présidence de M. de Gélis, vice-président.

Depuis lors, une vive controverse sur les trouvailles de Glozel, dont nous indiquons discrètement les prodromes, s'est amplement et — on peut dire — passionnément développée. Les arguments produits de part et d'autre, sont des arguments spécifiques ou d'école. Ils sont muets sur le four à verre, qui est incontesté; et sur les conditions géographiques et pré-géographiques du lieu, dont nul ne semble s'être préoccupé.

Ce sont justement les deux points fondamentaux de notre étude : ils subsistent intacts; et nos conclusions gardent tout leur sens. — E. L.

Glozel est un petit hameau, à 23 kilomètres de Vichy. Il y a trois ans aujourd'hui, le fermier, en défonçant son coteau, mit au jour une fosse bâtie, ovale, et dans cette fosse et autour, des outils de l'âge de pierre, quelques vases de poterie faite à la main, des briques portant incisés des caractères d'une langue inconnue, et divers autres objets. Un médecin de Vichy, le docteur Morlet, s'intéressa à la découverte, et avec les objets recueillis il a pu constituer un musée archéologique, abondant, complexe

143409

et très curieux. Les médecins de villes d'eaux ont des loisirs en hiver. Le docteur a donc commencé à publier ses découvertes, à Vichy même; et divers organes de la presse médicale les ont aussitôt annoncées.

Mais les plus grands savants peuvent être amenés, pour leur santé, à venir faire une cure à Vichy. Le docteur leur ouvre son musée et, comme distraction à leur cure, propose une visite à Glozel. Sur les lieux, on a réservé des secteurs indemnes, servant de témoins : on offre à l'hôte d'importance d'en fouiller un devant lui; et il a la satisfaction de découvrir sous les racines, et en dégageant la terre qui y adhère, soit un outil préhistorique, soit une brique inscrite, ou seulement un galet portant quelques signes alphabétiformes. Ont ainsi visité Glozel : le Directeur du Musée de Saint-Germain, M. Salomon Reinach, des professeurs au Collège de France, docteur Capitan, chargé de Préhistoire, M. Loth, chargé du Celtique, M. Camille Jullian, chargé de l'Histoire des Gaules, l'éminent préhistorien abbé Breuil, le membre de l'Académie des Sciences, M. Depéret, et maints autres savants qualifiés.

I. LA PORTÉE DE LA DÉCOUVERTE.

A la suite de ces visites, les trouvailles de Glozel ont été signalées à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et à l'Académie des Sciences; elles ont retenti au Collège de France, dans les Revues scientifiques, dans la Grande Presse, dans la Presse d'information, etc. Des maîtres de la Préhistoire ont proclamé « que c'était la plus importante découverte peut-être, qui ait été faite depuis cent ans, dans le domaine archéologique de France ».

Elle est, en effet, de nature à déterminer un revirement dans les idées que l'on se faisait sur le lieu d'origine de notre civilisation

Pour les Humanistes, c'était un aphorisme, indiscuté jusqu'à ces derniers temps, que ce lieu d'origine était la Grèce et plus spécialement l'Attique. Mais, à la suite des fouilles retentissantes, exécutées par Henri Schliemann à Troyes et à Mycènes, l'origine de la civilisation était reportée de l'Attique à Tyrinthe et Orchomène; puis, après les remarquables découvertes faites en Crète par Sir Arthur Evans, une évolution commençait à se faire jour dans les esprits avertis. La Grèce n'était plus le foyer originel de notre civilisation; mais plusieurs millénaires avant l'Hellade, cette civilisation s'était élaborée dans la grande île Egéenne, dans l'île de Crète.

Le foyer de civilisation Crétois.

Le docteur Capitan exposait, en 1917, dans le *Journal des Savants*, la nouvelle doctrine : « Les premières influences, dit-il, sont arrivées en Crète de l'Égypte, non de l'Orient; celles-ci sont beaucoup plus récentes. Les influences Égyptiennes sont antérieures aux premières dynasties Pharaoniques; elles ont continué à s'exercer sous les Pharaons, avec quelques échanges réciproques. Une civilisation Minoenne, rivale de celle de l'Égypte et de celle de la Babylonie, commence à se répandre en Crète dès le IV^e millénaire, et pendant deux mille ans elle fut prépondérante dans la mer Egée.

Aucun monument Égyptien ou Babylonien ne peut être comparé au grand palais des prêtres-rois de Knossos, dont la disposition est scientifique, l'arrangement judicieux, le plan très étudié, la décoration remarquable et les proportions parfaites. Des dispositions aussi bien prises se retrouvent dans une série de grandes maisons privées...

Durant l'époque minoenne, s'opère l'évolution du système d'écriture, qui passe des premières formes pictographiques à des hiéroglyphes conventionnels, et enfin à des formes linéaires de grande perfection. La numération permet de représenter les nombres jusqu'à 10.000.

Les civilisations ultérieures, comme celles de Mycènes, de Tyrinthe et d'Orchomène ne sont que dérivées de la civilisation minoenne. »

Ainsi le point de départ est décroché de l'Hellade et est reporté en Crète, avec influences égyptiennes.

Or, voici que bien peu d'années après des conclusions si fermes, « on découvre, à Glozel, à côté de belles pièces de la pierre travaillée, des vestiges d'un atelier de verrerie, des tablettes d'argile et des outils lithiques, revêtus de caractères variés, dont certains rappellent les caractères Egéens, et même des cornes analogues aux cornes sacrées de l'ancienne Crète », et l'auteur de ces remarques intitulait son article : « La civilisation Egéenne est-elle née en France ? »

La question peut, en effet, se poser.

Parmi les indices de la civilisation d'un pays, le costume nous paraît l'un des plus probants à l'égard des progrès de la socia-

bilité. Un auteur qualifié, M. Glötz, a étudié l'évolution du costume dans les pays Egéens (1).

Le costume en Crète.

« Au début, le Crétois qui, d'ordinaire, est nu au-dessus de la ceinture, mais qui, par suite de ses idées religieuses, a horreur de la nudité complète, porte un *pagne* en toile souple, en étoffe raide, ou même en cuir. Pour sortir, il chausse de hauts brodequins. Par la pluie ou en hiver, il se protège par un manteau de peau ou de laine. Une robe longue, égayée de broderies, sert aux hommes dans les cérémonies.

Sur le continent, à Mycènes, l'homme adopte la chaussure crétoise, mais il ferme le pagne, et le transforme en caleçon ou culotte courte, il se couvre le torse d'un chiton à manchettes. *Cette différence dans le costume masculin est, d'après l'auteur, une de celles qui manifestent le mieux la dualité des races, crétoises et continentales.*

Pour les femmes, les modes sont plus variées, toutefois *elles ne comportent jamais les tuniques flottantes des Grecques et des Romaines.* Le pagne primitif se ferme d'abord en une jupe courte, serrée à la taille; puis la jupe s'allonge, tendue à la base par des cerceaux formant crinoline; plus tard, elle se rétrécit formant un cloche collante, qui finit par s'agrémenter de volants. La taille, longtemps nue, est quelquefois enfermée dans un corset qui l'amincit et fait plaquer les jupes sur les hanches, sans d'ailleurs rien voiler de la poitrine. Même lorsque l'on aura pris l'habitude de le lacer, il laissera toujours les seins nus faire saillie; sur la tête une coiffure élégante, à laquelle il arrive que l'on donne les formes les plus étranges, corne, tiare, toque ou turban. »

Rapprochons ces modes crétoises des costumes qui sont figurés sur les roches de Cogul et d'Alpera. Ces inscriptions constituent les annales de la Turditanie, dont Strabon rapporte qu'elles remontent à six mille années; elles manifestent, dans notre région pyrénéenne, une certaine avance sur l'évolution Egéenne. A Cogul, les dames apparaissent déjà avec une jupe longue, serrée à la taille; sur leurs épaules est une sorte de vêtement à pans, couvrant les bras, et à la tête une coiffure triangulaire.

(1) *Journal des savants*, 7 octobre 1924.

Sur d'autres rochers, où sont figurés des archers, les hommes sont en pantalon, ce pantalon qui a été la caractéristique de nos pères dans l'antiquité. *Gallia braccata*, la Gaule porte-braies, disaient les Romains. Mais sous l'Empire, leurs soldats adoptèrent le pantalon, que les cavaliers raccourcissaient un peu pour en faire la culotte longue, que l'on voit portée par les chefs sur la colonne Trajane. Ce qui inspirait à feu notre Cartailhac (1) la remarque : « Pendant que les généraux élégants, arboraient notre culotte française, l'aristocratie gauloise, vaincue, subissait la honte de revêtir la toge romaine. Cette toge orgueilleuse n'est plus portée aujourd'hui par personne : c'est elle, maintenant, qui est la grande vaincue, et le pantalon gaulois a triomphé ! »

Des figurations à l'écriture.

Ses scènes, de Cogul à Alpera, sont des figurations complètes, sans ces stylisation par lesquelles on est passé, en Gaule, de même qu'en Crète, en Egypte ou en Amérique centrale, avant d'arriver à l'écriture alphabétique. L'évolution est parvenue à son terme en Turditanie. Les Egyptologues Flinders, Pétrie et de Morgan, ont constaté que l'alphabet Turditan était semblable à l'alphabet Egyptien, avec, toutefois, quelques lettres spéciales, ce qui témoigne d'une évolution indépendante.

En Egypte, c'est au deuxième millénaire (AC) que l'évolution a été accomplie. Pour les pays Egéens, un auteur Américain (2) a cherché à préciser l'époque où l'écriture a été connue dans chacun. En Crète ce serait du X^e au IX^e siècle, à Santorin, l'île qui en est la plus proche, ce serait au VIII^e, mais l'écriture ne serait devenue générale en Hellade qu'au VII^e siècle.

L'écriture en Gaule.

Quant à la Gaule, la doctrine classique est que la langue gauloise n'a pas été écrite. « Les celtes, dit M. Camille Jullian, trouvaient plus beau et plus noble de parler, d'entendre et de se souvenir. » Cela n'est exact que pour certaines matières. On lit dans César (VI-13) : « Le désir de l'instruction attire auprès des

(1) Cf. Le pantalon Gaulois, dans *Rev. Arch.*, 1903.

(2) M. Carl DARLING BRECK, de Chicago, Cf. *Rev. Arch.*, juillet-septembre 1926.

Druides une nombreuse jeunesse, qui a pour eux un grand respect. Des jeunes gens passent souvent vingt années dans cet apprentissage. Ils apprennent un très grand nombre de vers. *Il est défendu de les écrire*, soit pour ne pas livrer les mystères de leur science, soit pour empêcher les disciples de se fier à l'écriture et négliger leur mémoire. »

Il n'y a là qu'une réserve imposée à l'usage de l'écriture mais qui suppose précisément l'existence d'une écriture. D'autres passages de César justifient qu'il y en avait bien une. « Lorsque les Romains, en 58, pénétrèrent dans le camp des Helvètes, ils y trouvèrent des tablettes, en lettres grecques, où étaient les noms de tous les émigrés, le nombre d'hommes en état de porter les armes, et séparément celui des vieillards, des enfants et des femmes (I. 29).

César dit encore :

Les Druides gaulois, dans les comptes publics et privés, se servaient des lettres grecques (VI. 14). Pourtant (I. 19), le druide Divitiac ne savait pas le grec, puisqu'il ne put s'entendre avec César sans interprète. Et lorsque César eut à faire parvenir une lettre à son lieutenant Cicéron, cerné par les Nerviens, il l'écrivit en grec, afin que, si elle était interceptée, elle ne put être comprise (V. 48).

Ainsi les Gaulois ne connaissaient pas le grec, mais ils écrivaient leur propre langue avec des caractères semblables aux caractères Grecs.

Il y avait, d'ailleurs, quelques variantes. L'épigraphie gauloise a fait, dans les toute dernières années, de grands progrès. Soit sur les monnaies ou les monuments, les lettres sont toujours des majuscules, comme il est naturel, pour l'inscription sur pierre ou sur métal; et la ressemblance avec les majuscules grecques est évidente. Mais la ressemblance laisse ambiguë la question de priorité et d'origine.

Les maîtres des Grecs en écriture.

La Grèce, nous venons de le voir, a écrit fort tard : ses maîtres à cet égard ont été les Phéniciens qui, eux-mêmes, n'étaient pas les inventeurs de l'écriture. Diodore dit (III. 35) :

« Cadmus a introduit le premier dans la langue grecque les lettres, qui n'étaient connues que des Phéniciens. Il leur donna

leurs noms et forma les caractères dont on s'est servi depuis. On appela ces lettres, Phéniciennes, parcequ'elles furent apportées de Phénicie en Grèce, et ensuite Pelasgiennes, parce que les *Pélasges sont les premiers chez qui elles ont été en usage.* »

Que sont ces Pelasges ? Ce nom ne désigne pas une race proprement dite; mais on l'applique à des peuples des bords septentrionaux de la méditerranée, qui furent des marins, et qui construisirent des fortifications à très gros blocs, dites *Cyclopéennes*. Il y en eut de telles à Gozzo, près de Malte, et à Cadix, où les Phéniciens s'implantèrent en 1100 (A. C.). Mais on faisait remonter les constructions à cinq ou six siècles auparavant, c'est-à-dire à l'aube extrême des temps historiques.

Et voici qu'à Glozel, en plein Plateau Central, on montrait de ces lettres Pelasgiennes sur des outils de l'âge de la pierre polie. Les Humanistes invétérés n'en pouvaient croire leurs yeux; et pour les plus obstinés, il y avait là quelque supercherie.

Les artistes magdaléniens.

Les préhistoriens ont été plus perplexes. Eux aussi, il y a une cinquantaine d'années, avaient craint la supercherie quand on leur avait présenté les peintures rupestres d'Altamira, si admirables de rendu et de mouvement; et vingt ans plus tard, à la suite de découvertes analogues, faites de divers côtés, ils avaient dû faire leur *mea culpa*, et reconnaître que nos ancêtres du Paléolithique avaient pu être de grands artistes. Pourquoi donc sachant peindre et graver depuis si longtemps, et ayant, depuis, pratiqué la stylisation, n'auraient-ils pu, par eux-mêmes, devenir écrivains ?

Déjà, en 1891, le portugais Estacio de Veiga avait rassemblé des vestiges qui le faisaient conclure à l'origine occidentale de l'alphabet. En 1894, un archéologue portugais en trouvait à Alvao (Tra-los-Montes) des exemplaires plus formels; mais les maîtres en Préhistoire, Cartailhac et Salomon Reinach, ne pouvant croire à une aussi ancienne origine, ont d'abord systématiquement écarté la découverte. Bien peu après, en 1896, Piette publiait, parmi les trouvailles faites au Mas-d'Azil, qui est la station la plus primitive du néolithique, des galets où étaient peints des caractères qui, au nombre de douze, sont passés exactement dans l'alphabet Phénicien et dans le Grec archaïque.

On s'était tu encore, « car, dit à ce propos M. Salomon Reinach, un corps de doctrine est un organisme qui se défend contre l'intrusion d'éléments perturbateurs » (1). Mais, après Glozel, où l'on retrouvait encore ces mêmes caractères, d'ailleurs, au milieu d'autres, il fallait bien accepter l'antiquité de l'écriture en notre Occident.

A l'Académie des Inscriptions.

Le 27 août dernier, M. Salomon Reinach, rentrant de Vichy, fait part à l'Académie des Inscriptions du résultat des fouilles, auxquelles il vient d'assister : « Elles ont mis au jour des galets portant des figures d'animaux qui, malgré leur médiocrité artistique, se rattachent évidemment aux gravures et peintures du bel âge du renne; des tablettes de briques, couvertes d'une écriture déjà bien constituée et régulière, dont certains signes sont nouveaux, tandis que d'autres rappellent, d'une même manière surprenante, les alphabets Phéniciens, Grec-archaïque, et même italique.

Il n'y a nul vestige de métal, nul fragment de poterie gallo-romaine. La date de 4.000 ans avant notre ère serait pour ce gisement un minimum.

A la séance suivante, le 3 septembre, M. Camille Jullian, dans une lettre à l'Académie, déclare qu'à son avis, les objets trouvés à Glozel proviennent tous d'une *officina feralis*, logis de sorcière, attendant à quelque sanctuaire rural de source ou de forêt. Il n'importe qu'il y ait, parmi ces objets, des fragments d'instruments en silex; c'était chose banale, dans ces sanctuaires, de recueillir les objets que nous appelons préhistoriques. Celui de Glozel serait du temps des Antonins ou des Sévères (2^e, 3^e siècles P. C.). Les briques à inscriptions sont gravées en cursives latines, et elles contiennent des formules magiques d'incantation.

Le 10 septembre, M. Salomon Reinach présente de nouveaux objets de Glozel, où il n'y a plus rien de latin, et apporte des documents analogues récemment découverts au Portugal.

Le 8 octobre, M. Loth entretient l'Académie des idoles sans bouche, dont Glozel a offert plusieurs exemples, et qui se retrouvent en Ibérie, aux îles Britanniques, et même en Asie mineure. Sur le masque de ces idoles n'apparaît aucune esquisse de bouche,

(1) *Rev. Arch.*, février 1927.

tandis que les arcades sourcillières, les yeux, le nez, les seins (quand il y a lieu), sont figurés. Par là on semble indiquer que les sujets sont entrés dans le grand silence. La synonymie du silence et de la mort apparaît nettement dans le langage des Gallois, des Irlandais et des Latins (1).

Le 18 octobre, M. Depéret a lu à l'Académie des Sciences une note sur la station de Glozel, et, à la suite, M. Louis Franchet a exposé, dans la Revue Scientifique, ses remarques sur la céramique de cette station. Nous reviendrons plus loin sur ces deux points de vue.

Le 12 novembre, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres M. Camille Jullian, cette fois en personne, soutient énergiquement son opinion sur une officine de sorcellerie : *Bon nombre* d'objets gravés, dit-il, portent des inscriptions en cursives latines, le plus souvent des abréviations de cervidés, ou de *ptoax*, la bête d'épouvante. Il a lu sur un objet obscène *liga oxum*, qui équivaut à *nouer les aiguillettes*, *oxum* signifiant os dans ce langage spécial; il a relevé d'autres invocations au démon Tychon, démon aphrodisiaque de la pire espèce. La grande vogue de cette sorcellerie phallique fut au temps de Dioclétien, mais ne dépassa pas Constantin. »

M. Salomon Reinach, se référant aux objets examinés à Glozel, remarque qu'aucun de ces objets, quant à sa facture, ne date nettement de l'époque romaine, et que des poteries aussi grossières que celles trouvées là, ne peuvent appartenir qu'à la Préhistoire; que les caractères alphabétiques relevés, dont le nombre est de 90, sont beaucoup plus nombreux que ceux d'aucun alphabet; que la *plupart* ne sont ni grecs, ni latins et notamment la croix gammée (*swastika*) qui y figure trois fois.

M. Loth, qui a visité Glozel en compagnie de l'abbé Breuil, déclare que « tous deux ont conclu sans hésitation que la station n'était ni gallo-romaine, ni de l'époque de fer, ni de l'époque de bronze, ni non plus du paléolithique; elle est donc néolithique. La faune gravée ne comprend guère que des cervidés. Quant aux caractères, le *plus grand nombre* ne sauraient être assimilés aux caractères latins, mais se retrouvent sur les alphabets linéaires d'Egypte, de Crète, de Carie, de Libye et d'Espagne » (2).

(1) Les deux menhirs sans bouche, déposés sous la Loggia de l'hôtel d'Assézat, sont donc des pierres tombales.

(2) Des clichés des différentes catégories d'objets trouvés à Glozel sont présentés aux assistants, à l'exception des objets et inscriptions phalliques, dont l'obscénité sent incontestablement le Romain.

La discussion entre les maîtres que nous venons de citer a été fort vive; les uns s'attachent à une chose et les autres à une autre, le malentendu devait s'ensuivre. Mais ici, il était formidable : il s'agissait de quatre mille ans pour notre Histoire.

Parcelles de vérité.

Nous pouvons cependant accepter de chacun de ces savants les faits qu'il a observés dans sa compétence, mais dégagés de l'interprétation qu'il en a donnée, puisque on ne raisonne pas sûrement tant qu'on n'envisage que l'un des aspects d'une question.

Par surcroît, les faits reconnus par les uns ou les autres sont disparates : ils semblent correspondre à des temps différents. Du moins leur lieu est-il unique.

Mais quel est ce lieu, quelle est son importance ? Est-il en plaine fertile ou sur un roc aride, et à quelle altitude (car de cette altitude dépend sa valeur et son devenir) ?

Par habitude ancienne, nous avons recouru à la carte d'Etat-major, en nous procurant les tirages récents. Disons tout de suite que sur cette carte on ne trouve pas de Glozel : ce vocable est trop récent. Mais l'ancien nom, Clozet, y est accolé à un mamelon boisé, portant la côte 522, et sur le flanc duquel la carte originale marque un petit carré, indiquant une simple ferme. Sur les feuilles récentes, le mamelon n'est plus boisé qu'au long d'un ravin, et on peut y compter six constructions agglomérées. Ceci nous avertit déjà qu'il y a lieu de prévoir quelque succession dans l'état des choses.

L'étude du terrain de la région, complétée par les données géologiques, que l'on doit à M. Depéret, et les renseignements technologiques, produits par M. Louis Franchet, nous placeront en dehors des systèmes préconçus et sur le terrain solide des réalités.

II. LE LIEU ET L'INDUSTRIE.

Le Bourbonnais.

Glozel est un écart de la commune de Ferrières-sur-Sichon, canton de Mayet-la-Montagne, arrondissement de Lapalisse, département de l'Allier. Que nous disent ces quatre noms ?

Le département a été formé presqu'entièrement du Bourbonnais, dont le chef-lieu était Bourbon, que l'on appelle aujourd'hui Bourbon-l'Archambault. La dénomination originale vient du mot Gaulois Borbo, qui signifie proprement « eau chargée de résidus » et par extension, eau thermale. Le vocable est devenu le mot français bourbe; d'où l'adjectif bourbeux, le participe embourbé, le verbe technique débourber. Il y a dans l'Allier trois centres thermaux, Bourbon-l'Archambault, Vichy et Nérès. Ce dernier, situé dans la vallée du Cher, et sur la grande voie de Gergovie aux Bituriges, a été le plus fréquenté par les Romains, qui ont aussi connu les deux autres.

Le département de l'Allier a sa base au 46° de latitude. Il est au rebord Est du Plateau Central : son sol a sa pente général vers le Nord et forme trois vallées parallèles, celles du Cher, de l'Allier et (partiellement) de la Loire. La rivière Allier, d'une largeur de 30 à 40 mètres, est navigable dans toute la traversée du département et même dans le Puy-de-Dôme, qui lui fait suite : elle cesse de l'être en Haute-Loire et sa source est en Lozère.

La montagne Bourbonnaise.

Le quart Sud-Est du département forme l'arrondissement de Lapalisse, dont trois cantons, ceux de Mayet, de Cusset et de Lapalisse constituent ce que, dans le pays, on appelle « la montagne ». Ce territoire est, en effet, un prolongement des monts d'Auvergne; et tandis que sur la rive gauche de l'Allier se continue la fertilité de la Limagne, sur la rive droite s'étalent les pentes du massif granitique du Forez. Le sommet terminal de cette chaîne, le Puy de Montoncel (1.292 m.) est le point de jonction des trois départements de l'Allier, du Puy-de-Dôme et de la Loire. Tout le glacis Nord du Montoncel porte le nom expressif : les Bois noirs.

Du côté de l'Est, formant séparation avec la vallée de la Loire et limite du département, est la chaîne porphyrique de « la Madeleine », dont le point culminant est au Bois de l'Assise (1.165 m.). Lapalisse est distante d'environ 30 kilomètres du Bois de l'Assise comme du Montoncel; il est lui-même à 280 m. d'altitude. Toute cette région de la montagne est donc très en pente, très boisée et très tourmentée.

Productions et habitants.

D'après les monographies locales, on y trouve en abondance, dans ces cantons, le granit et le porphyre, le grès bigarré rouge et le grès blanc, le grès à aiguiser, des marbres multicolores, l'argile à potier, la terre à creusets, la pierre à chaux, les sables à verrerie, etc. Par contre, le terroir y est d'une culture difficile. Les paysages y changent fréquemment d'aspect, tantôt montrant une surface riante, tantôt des gorges arides et plus haut, de belles forêts qu'arrosent des eaux vives et abondantes. Il y a de nombreux étangs, très poissonneux. Quelques-unes des vallées transversales à l'Allier, notamment celle du Sichon, sont aussi pittoresques que certaines vallées du Rhin.

Les habitants du haut pays se rapprochent le plus des Arvernes. En général, dans le département, la population est lente au travail, prompte au plaisir, et a une véritable passion pour la danse. Les mœurs passent pour manquer de sévérité; ce qui tient, sans doute aux grosses agglomérations qui se sont créées auprès des houillères, et encore à l'afflux des étrangers dans les stations thermales. Mais dans la montagne, les habitants, hauts de taille, se groupent en famille, ayant à leur tête les vieillards, et forment des espèces de clans.

Ces différences du haut et du bas pays s'expliquent d'elles-mêmes. Aux grandes altitudes, en effet, la vie est rude : il faut y être né pour s'y sentir à l'aise; et ce n'est que par nécessité absolue que des familles de la plaine vont s'y implanter. Tout, dans la montagne, hommes et choses, tend à descendre, et la population s'y raréfie avec le temps. Du moins les races qui y persistent sont-elles les plus purs rejetons des races primitives. C'est pourquoi les montagnards ont toujours une personnalité accusée. La conception d'un homme moyen n'a pu germer que dans la plaine.

(A suivre)

Commandant LITRE, ancien président.

